

La 30^e semaine internationale de la critique française

Maurice Elia

Number 153-154, September 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50289ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Elia, M. (1991). La 30^e semaine internationale de la critique française. *Séquences*, (153-154), 40–43.

LA 30^e SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE FRANÇAISE



Placée cette année sous le signe du souvenir à cause de son trentième anniversaire, la Semaine de la critique a été dédiée à la mémoire de Louis Marcorelles, critique du *Monde* et un de ses créateurs, décédé l'an dernier, à la veille même de l'ouverture de la Semaine numéro 29. En effet, c'est le 15 mai 1961, en séance exceptionnelle à la salle Jean-Cocteau, que l'Association française de la critique de cinéma présentait *The Connection* de Shirley Clarke. Et c'est du succès de cette projection que devait naître, l'année suivante, à l'initiative de l'historien Georges Sadoul, de Louis Marcorelles et de quelques autres, la première section parallèle jamais créée dans un festival: la Semaine internationale de la critique française.

Deux cents films ont été présentés à la Semaine de la critique en trente ans, parmi lesquels des films devenus de grands classiques (*Adieu Philippine* de Jacques Rozier, *Prima della Rivoluzione* de Bertolucci, *Les Diamants de la nuit* de Jan Nemec, *Charles mort ou vif* de Tanner, *Mourir à trente ans* de Romain Goupil, pour ne citer que quelques-uns). Et comme toujours, on veut rester, comme le

souhaitait Marcorelles, «en prise directe avec la vie et en contact avec le siècle».

Les buts ont-ils été atteints avec cette sélection de sept longs métrages, deux moyens et six courts métrages? Le comité de sélection composé de critiques français a cherché à voir et à dire. Exerçant son regard tout en conservant son innocence, il a fait son 30^e choix en se basant sur toutes sortes de critères, personnels certainement, comme le sera le signataire de cet article, convaincu qu'il est du travail énorme qu'impliquait ce choix.

Le plus intéressant de tous les longs métrages présentés restera sans doute *Diably, Diably* de la Polonaise Dorota Kedzierzawska. Non loin d'un petit village polonais endormi dans ses traditions ancestrales, des Tziganes viennent installer leur camp. Eux aussi ont des traditions, des habitudes, des manières d'être qui ne tardent cependant pas à les rendre hostiles aux villageois. Air connu. Parmi les adolescents curieux qui regardent les nouveaux venus avec l'oeil de la curiosité innocente, se détache très vite la jeune Mala qui porte sur cet étrange peuple une attention fascinée. Bientôt, elle essaiera de se faire une place parmi eux qui ne l'acceptent d'ailleurs pas pour autant. Exclue à la fois des siens et de ceux par qui elle est attirée, Mala verra finalement les Tziganes lever leur camp, sous la pression du curé du village qui les fait arroser à la lance d'incendie par les pompiers locaux. Tentée de les suivre, elle se contentera de les voir partir, et de danser sur une hauteur, comme elle a appris à le faire avec eux. Le film bénéficie d'une extraordinaire photographie et de très peu de dialogues, dont la moitié en dialecte tzigane. Rien de standard ne transpire de ce film et on imagine bien ce que quelque Américain sacrilège aurait pu faire avec un sujet pareil. Langage visuel donc que vient rehausser la beauté diaphane de la jolie Justyna Ciemny. Cependant, au détour d'une image, on sent qu'il y a quelque chose de forcé: certains angles sont trop recherchés et on fait dire par la bouche d'une vieille paysanne que la jeune fille va sans doute «finir comme sa mère» et puisqu'on ne lui voit pas de père, on se demande si elle n'aurait pas été le fruit d'une liaison avec un Tzigane de passage. Ce qui donne une raison à la fascination de la jeune fille, comme s'il en fallait absolument une. Mais l'élégance de l'ensemble fait oublier cette recherche.

Les problèmes de scénario existent tout au long de *Laafi, tout va bien* de Pierre Yameogo, dont le court métrage *Dunia* avait été présenté au Festival des films du monde de Montréal, il y a quelques

Laafi, tout va bien de Pierre Yameogo



années. Mais attention, il ne faut jamais oublier que les films africains (celui-ci est du Burkina Faso) et particulièrement ceux qui sont les premiers longs métrages de leur créateur, obtiennent un franc succès dans leurs territoires d'origine. Le spectateur «occidental» a tendance à les juger avec réticence, mettant volontairement de côté les difficultés matérielles avec lesquels ils ont été tournés. *Laafi* — du moins je ne le crois pas — ne se soucie pas de conquérir les publics occidentaux. La petite république sahélienne du Burkina est sans doute parmi les plus pauvres du monde, mais elle tient un rôle de pointe, depuis la création en 1969 du festival panafricain du cinéma de Ouagadougou (Fespaco). «Chronique urbaine de coin de rue» (comme le dit Martine Jouando), *Laafi* raconte une journée dans la vie d'un étudiant attendant son admission à une hypothétique université où il suivrait des études de médecine. Il va voir ses amis, rencontre quelques connaissances, des filles, et un roi de la tartine beurrée qu'on appelle l'Homme du peuple. Celui-ci parvient à prendre toute la place à un moment donné, lorsqu'il n'a pas peur d'étaler devant qui veut l'entendre sa philosophie d'homme sage mais désillusionné. Parti à l'assaut de la ville, l'étudiant est une métaphore de la nouvelle société africaine qui ne va pas trop tarder à se faire connaître.

Young Soul Rebels se déroule en 1977, au milieu d'une Angleterre qui semble ne penser qu'au Jubilé d'argent de la reine. En effet, dans le film d'Isaac Julien, tout se passe comme si les Britanniques étaient seuls au monde et qu'ils fermaient volontairement les yeux sur tout ce qui se passe autour d'eux. Il est intéressant de noter que, malgré son sujet (la recherche d'un meurtrier grâce à un magnétophone oublié dans un sous-bois), ce premier long métrage met en relief à la fois la communauté noire britannique, le milieu homosexuel et la musique qui domine presque complètement. Comment peut-on être à la fois Noir, Britannique et homosexuel? se demande Isaac Julien (récipiendaire par ailleurs du Prix du meilleur long métrage de la Semaine de la critique). *Young Soul Rebels* cherche, avec énormément de difficulté à certains endroits, à plaire de façon officielle. Le réalisateur multiplie les scènes de musique, de sexe, d'amitié chaleureuse, sans les lier de manière suffisamment claire. On suit les pérégrinations de ses héros et c'est à peine si, au détour d'une scène, on les voit prendre vraiment conscience de la montée du racisme dans leur pays, de l'indifférence face aux pauvres et de la chasse ouverte faite aux homosexuels. Il va sans dire que l'influence de *My Beautiful Laundrette* aurait pu se faire sentir à chaque instant si les acteurs de

Young Soul Rebels de Isaac Julien



cette histoire s'étaient un peu plus concentrés sur leur métier de comédiens: la plupart du temps, on a l'impression qu'ils annoncent leurs répliques (ou qu'ils les lisent de loin...).

Dans *Robert's Movie*, le film turc (mais coproduit comme il se doit) de Canan Gerede, deux personnages se rencontrent, s'aiment, se disent tout ce qu'ils doivent se dire, couchent ensemble, s'avouent qu'ils sont malgré tout aux antipodes l'un de l'autre. Robert est photographe de guerre, il a tout vu, il a presque la cinquantaine, c'est la mort en sursis. Tandis que Gogo est une fille violente et secrète qui recherche la vie. Chanteuse de rock de son métier, elle sait ce que c'est de se donner, vu que personne ne lui donne rien. Le film m'a souvent fait penser à *À corps perdu* de Léa Pool, au point que je me suis presque demandé s'il n'y avait pas eu d'emprunt. Le déroulement de l'histoire se fait en grande partie à Istanbul où, semble vouloir dire sa réalisatrice, la quête de l'absolu et l'impossibilité à l'atteindre sont à leur niveau le plus fort. Marginaux, les personnages? À peine. Aujourd'hui, c'est presque devenu un mode de vie. Mais sans doute, pour le cinéma turc, c'est une première.

Le film américain de la Semaine s'intitulait *Trumpet Number 7*. Réalisé et mis en images par Adrian Velicescu, un Transylvanien qui a émigré aux États-Unis en 1983, le film a été produit et écrit par un professeur de philosophie du nom de Crocker Coulson. Cela a son importance et, à mesure que le film avance, on se rend compte que, s'il fallait choisir la production la plus hermétique de cette section, c'est certainement celle-ci qui décrocherait la palme. Voici l'histoire d'un trompettiste qui aurait mieux fait de laisser sa trompette au garage, car depuis que son groupe, les Dark Angels, s'est dispersé et que son ami et maître est mort, il dérive et même la belle Cinder n'arrive pas à le faire revenir sur ses excitations d'antan. Tout semble si douloureux dans ce film qui se voit entre deux bâillements très étirés que l'on se demande à plusieurs reprises si le but de l'auteur a vraiment été atteint à l'issue de la projection, car une fois revenus sur terre, on s'aperçoit que les yeux rougis et les sièges vides sont légion.

Intéressée par les qualités d'un thriller américain assez particulier (réalisé par Mark Manos et intitulé *Liquid Dreams* — ne pas confondre avec *Liquid Sky*), la Semaine de la critique a souhaité parrainer ses projections à Cannes en le présentant en marge de sa compétition. Le programme mentionne que «la recherche de nouveaux talents passe aussi par l'exploitation de la série B», mais *Liquid Dreams* se prête avec difficulté à cette appellation. Devenue taxi-girl par choix, une séduisante jeune femme espère trouver les raisons de la mort de sa soeur chez qui elle était venue en visite. Une escalade dans la violence se lit tout au long du film qui ne vaut que par ses décors, tous extraordinaires.

Restait le film canadien sélectionné: *Sam and Me* de Deepa Mehta. Écrit et interprété par le jeune Ranjit Chowdhry, le film raconte l'étrange amitié qui se forme entre deux minorités visibles et rejetées de la société nord-américaine (lire ici torontoise): les immigrants (ici des Indiens de l'Inde) et les vieux. À 23 ans, Nikhil arrive au Canada bien décidé à se faire enfin une vie après avoir passé sa jeunesse à s'amuser et à courir les filles. Son oncle qui vit à Toronto le prend en charge et, bientôt, il est assigné au domicile



Liquid Dreams de Mark Manos

d'un chef d'entreprise dont il faudra qu'il s'occupe du père, un patriarcat un peu excentrique. Le vieux est un Juif à première vue acariâtre qui se plaint de son fils qui le cloître chez lui, mais avec la complicité de Nikhil, il reprend goût à la vie, effectuant même avec son nouvel ami quelques escapades nocturnes assez savoureuses. L'ensemble est assez réjouissant, malgré l'apparition d'un certain personnage venu de nulle part si ce n'est d'une ancienne ébauche de scénario. Film conventionnel aux nombreux éclats de bonheur de vie, *Sam and Me* devait faire l'unanimité parmi les spectateurs de cette Semaine très éclectique.

Du côté des courts métrages, signalons les très bons petits films de Barbara Doran et d'Andrée Pelletier, deux vaillantes représentantes canadiennes (Terre-Neuve et Québec). Avec *Une symphonie du havre*, Barbara Doran invitait les goélands de Saint-

Jean à se regrouper sur un rocher pour écouter les sirènes des bateaux se répondre en un extraordinaire morceau de musique devenu au fil des ans un événement annuel terre-neuvien. Quant au *Petit Drame dans la vie d'une femme* (dont on a parlé dans *Séquences* lors du compte-rendu sur les Rendez-vous du cinéma québécois), c'est le petit bijou que l'on sait, au cours duquel Rebecca s'enferme dans la salle de bain, bien décidée à rester petite fille. *Livraison à domicile* du Français Claude Philpott est un charmant conte sur un vieux couple lui aussi bien décidé, car il ne veut faire aucune entorse aux règlements de quelque administration que ce soit.

Mais c'est *La Vie des morts*, moyen métrage d'Arnaud Desplechin, qui a touché le plus les coeurs. Dans un scénario qui n'est pas sans rappeler le *Tumulte* de Bertrand Van Effenterre, une famille est réunie dans une grande maison à la suite de la tentative de suicide d'un cousin. Dans l'attente de son décès, les membres de la famille passent par une multitude de sentiments et dévoilent peu à peu la personnalité de l'absent, finalement le personnage le plus présent du récit. Marianne Denicourt se détache nettement de tous les autres interprètes de ce drame qui n'a pas honte de s'étaler devant nos yeux. «Il ne faut pas s'occuper des morts, dit-elle, il fallait les aimer...». C'est cependant le *Carne* de Gaspar Noé (ne pas confondre avec *La Carne*, long métrage en compétition de Marco Ferreri) qui remporta la Palme pour le court métrage, dans le cadre de la remise des prix de la Semaine. Huis clos sordide sur un boucher de viande chevaline et son étrange fille enfermée dans le mutisme, le film raconte, en nombreux gros plans et en intertitres très godardiens, une réalité poisseuse qui colle à la peau et ne vous quitte plus, longtemps après la projection.

Maurice Elia



Sam & Me de Deepa Mehta

PALMARÈS 1991

Films de long métrage

Palme d'or (à l'unanimité)

Barton Fink de Joel et Ethan Coen (États-Unis)

Grand Prix - Cannes 1991

La Belle Noiseuse de Jacques Rivette (France)

Prix d'interprétation féminine

Irène Jacob dans *La Double Vie de Véronique* de Krzysztof Kieslowski (France/Pologne)

Prix d'interprétation masculine

John Turturro dans *Barton Fink* de Joel et Ethan Coen (États-Unis)

Prix de la mise en scène

Joel Coen pour *Barton Fink* (États-Unis)

Prix du Jury — ex-aequo

Europa de Lars Von Trier (Danemark)

et

Hors la vie de Maroun Bagdadi (France)

Prix du meilleur second rôle

Samuel Jackson dans *Jungle Fever* de Spike Lee (États-Unis)

Films de court métrage

Palme d'or

Avec les mains en l'air de Mitko Panov (Pologne)

Prix du Jury

Push Comes to Shove de Bill Plympton (États-Unis)

Caméra d'or (meilleur premier film)

Toto le héros de Jaco Van Dormael (Belgique)

Prix de la Commission supérieure technique

Lars Von Trier pour *Europa* (Danemark)

Prix de la Critique internationale (FIPRESCI)

La Double Vie de Véronique de Krzysztof Kieslowski (France/Pologne)



Barton Fink

pour la force émotionnelle qui émane de ce film grâce à un style chaleureux et flamboyant.

Riff Raff de Ken Loach (Grande-Bretagne) pour son humanité et pour la lucidité et l'humour de son regard.

Prix Oecuménique

La Double Vie de Véronique de Krzysztof Kieslowski (France/Pologne)

pour son approche poétique de la vie de deux femmes qui, sans se connaître, réussissent à se communiquer intuitivement leurs expériences de vie, en acceptant de suivre leur voie intérieure.

Mentions

La Belle Noiseuse de Jacques Rivette (France)

pour l'expérience de la création, pour la lente recherche de l'intériorité et de la vérité des personnes au-delà des apparences. La force et la tension de ce film tiennent, pour une grande part, à sa durée et à la rigueur de sa mise en scène.

Jungle Fever de Spike Lee (États-Unis) pour l'image qu'il nous donne d'une société déchirée par la couleur de la peau et l'intolérance et pour son appel à dépasser les préjugés.